

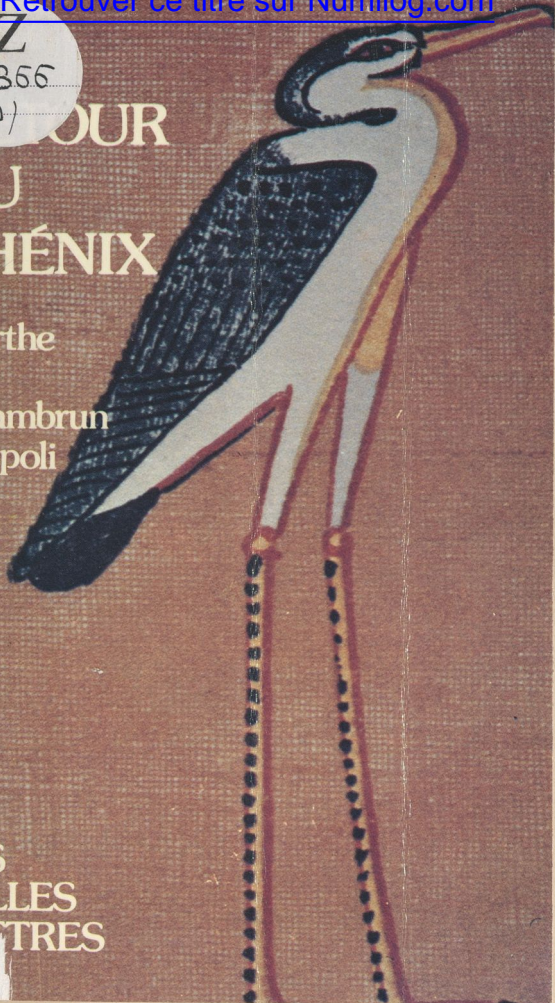
80 Z

45356

191

LE TOUR
DU
PHÉNIX

Marthe
de
Chambrun
Ruspoli



LES
BELLES
LETTRES

60

46

PARIS LA MAISON CATHOLIQUE

Le 15 Mars 1904, à Paris, la Commission d'administration de la Maison Catholique de Paris, a l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport annuel de son administration pour l'exercice 1903-1904.

Le rapport est divisé en deux parties : la première expose les faits de l'année, la seconde expose les conclusions auxquelles la Commission est parvenue.

DANS LA MÊME COLLECTION

1. H. BERGASSE, *Le tocsin de la décadence.*
2. G. ROUX, *Delphes, son oracle et ses dieux.*
3. GRIMAL, *Mémoires de T. Pomponius Atticus.*
4. G. FAU, *L'émancipation féminine dans la Rome antique.*
5. A. NEYTON, *Les clés païennes du christianisme.*
6. P. GRIMAL, *L'amour à Rome.*
7. FR. LE CORSU, *Plutarque et les femmes dans les Vies parallèles.*
8. J. LE CORNEC, *Quand le français perd son latin.*
9. M. de CHAMBRUN RUSPOLI, *Le retour du Phénix.*

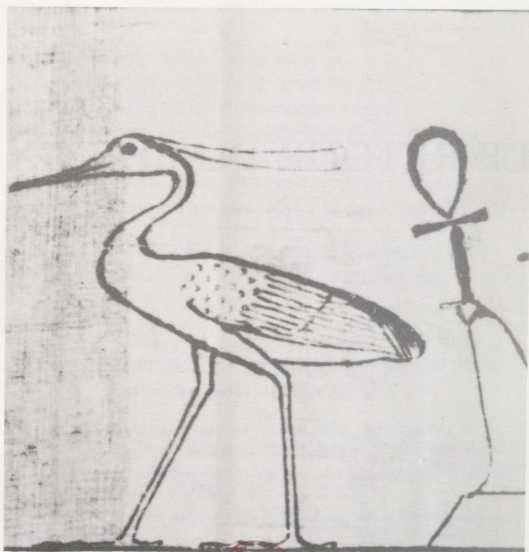
DANS LA COLLECTION
CONFLUENTS PSYCHANALYTIQUES
sous la direction d'Alain de MIJOLLA

- D. ANZIEU, F. CARAPANOS, P. GILLIBERT, A. GREEN, N. NICOLAÏDIS, A. POTAMIANOU, *Psychanalyse et culture grecque.*
- M. DELCOURT, *Œdipe ou la légende du conquérant.* Précédé de « *Œdipe Roi* » selon Freud, de C. STEIN.
- A. de MIJOLLA, *Les visiteurs du moi, fantasmes d'identification.*
- J. FINCK, *Thomas Mann et la psychanalyse.* Précédé de *Thomas Mann et l'irrationnel*, de J.-M. PALMIER.

LE RETOUR DU PHÉNIX

8° Z
45366
(9)

106



Papyrus démotique de Nési Khonsu, prêtresse d'Héliopolis.

MARTHE DE CHAMBRUN RUSPOLI

LE RETOUR DU PHÉNIX



LES BELLES LETTRES
95, boulevard Raspail, 75006 Paris
1982

Nous remercions la Bibliothèque vaticane de nous avoir permis de reproduire la plupart des documents qui illustrent cet ouvrage.



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Société d'Édition Les Belles Lettres, Paris, 1982

ISBN : 2-251-33410-6

ISSN : 0154-5639

PROLOGUE

Les pages qui suivent ont pour objet de rechercher la continuité entre une Révélation Première, accueillie par l'Égypte ancienne, et son renouvellement dans le Christianisme qui en serait l'héritier.

Cette recherche est à la fois difficile et malaisée car les traces d'une transmission entre les deux idéologies sont dispersées, les manuscrits déchirés, brûlés, perdus.

Aux pertes accidentelles viennent s'ajouter les pertes volontaires, c'est-à-dire les suppressions ayant pour objet d'occulter, ou de dénaturer, certains faits ne cadrant pas avec la conception imposée par ses promoteurs.

Ce fut pendant la période cruciale de la fin de l'ère ancienne et des premiers siècles de l'ère nouvelle, que vécurent côte à côte, particulièrement dans la ville d'Alexandrie, ceux qui détenaient la connaissance véritable et ceux qui cherchaient à la déformer.

Si, comme nous le supposons, la discontinuité entre la Révélation Première accueillie en Égypte et sa vivification apportée par le Christ, n'était qu'une apparence, due à l'étouffement de l'ivraie, il n'y aurait eu en réalité qu'une seule et même Révélation dont le Phénix légendaire, qui mourrait pour renaître, serait l'image.

REVUE

Il est également possible de se procurer ce livre à un prix très avantageux sur le site de Numilog.com. Ce livre est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la philosophie et à la spiritualité. Il est écrit par un auteur très connu et est très bien écrit. Il est très intéressant et très instructif. Il est un ouvrage qui mérite d'être lu et qui est très utile. Il est un ouvrage qui est très bien écrit et qui est très intéressant. Il est un ouvrage qui est très utile et qui est très instructif. Il est un ouvrage qui est très bien écrit et qui est très intéressant. Il est un ouvrage qui est très utile et qui est très instructif.

Numilog.com est un site qui propose des livres à un prix très avantageux. C'est un site qui est très utile et qui est très instructif. Il est un site qui est très bien écrit et qui est très intéressant. Il est un site qui est très utile et qui est très instructif. Il est un site qui est très bien écrit et qui est très intéressant. Il est un site qui est très utile et qui est très instructif.

INTRODUCTION

« Seule la mort est son partage
Et la seule mort est sa passion
Cesser de vivre par la mort
Pour renaître dans la vie. »

(Lactance, *le Phénix*, 250 - 325)

Le Phénix légendaire apparaissait à de larges intervalles, marquant par son apparition la fin d'un cycle d'années déterminées et le commencement d'un cycle nouveau. La position astrale de l'étoile Sothis fixait le passage d'un cycle à l'autre.

C'était sur le Nil qu'il apparaissait.

Cygne sauvage volant au ras des eaux, héron à crête pourprée longeant les marécages, épervier planant dans les nues ; lorsque le Phénix sentait venir la mort, il construisait son nid funèbre qu'il recouvrait de myrrhe et d'encens, offrait au soleil son cœur et mourait, immolé par le feu de ses rayons. De cet holocauste, il renaissait plein de vigueur, déployait ses ailes et reprenait son vol.

Cette allégorie dépassait le cadre de la fable, car elle concrétisait dans l'abstrait l'idée dont le Phénix était l'image. Emblème d'une réalité spirituelle, fils du soleil qui mourait pour renaître, par son sacrifice consenti, par son anéantissement, le Phénix s'éveillait à une vie nouvelle dans l'apothéose de sa résurrection.

C'était à Héliopolis qu'il s'immolait sur l'autel du sanctuaire de Ptah. Son image spectaculaire ornait les fresques des temples et son nom se lisait maintes fois dans

les inscriptions de l'Égypte ancienne, depuis les pyramides jusqu'aux temps gréco-romains. Seul de son espèce, ses vies consécutives en faisaient le témoin des âges dont il gardait les arcanes :

« Je suis dans mon Grand Double Nid : l'Éternité et la Vaste Mer Verte. Je suis le Gardien du Livre des choses qui furent et des choses qui seront. »

(Livre des Morts Égyptiens, Papyrus d'Ani, chap. XVII)

Sa renommée en faisait encore au cinquième siècle de notre ère, le témoin du Déluge :

« Tu as vu tout ce qui fut. Tu es le témoin du passage des siècles. Tu sais en quel temps la mer répandit sur les monts les plus élevés, ses ondes stagnantes. »

(Claudius Claudianus — (Claudien) — Le Phénix 104/105)

En effet, selon la tradition, le passage d'un cycle à l'autre était signalé par certains phénomènes physiologiques, voire bouleversements dont le Déluge fut la plus sinistre illustration. L'apparition du Phénix, renaissant après ce désastre, rapportait aux survivants l'espoir et la confiance.

En ancien égyptien, le Phénix se nommait : BeNou. Faut-il voir une similitude entre ce mot et l'arabe ou l'hébreu : Ben (Fils) ?

Selon la légende, le Phénix était fils du Soleil, le dieu de lumière. Ce symbole tirait-il son origine d'une similitude entre le Phénix et le fils de RA-TUM (Dieu), que les Égyptiens nommaient Asar et les Grecs, Osiris ?

Écoutons le Livre des Morts :

« Je suis le BeNou, qui procède de Dieu. Je suis la preuve dont l'incarnation est mon corps. Qui est-ce donc ? C'est Osiris, le BeNou (Phénix). »

(Livre des Morts Égyptiens, Papyrus de Turin)

Lorsque le Bateau Funèbre qui contenait le corps d'Osiris, fut déposé par les flots du Déluge sur un lit de sable ou d'argile, Osiris ressuscita. Sa mort suivie du Déluge avait marqué la fin d'un cycle ; il ressuscita à l'avènement du cycle nouveau durant lequel la Révélation

qu'il avait apportée, illumina le peuple égyptien, déjà porté de par sa nature à croire au surnaturel.

Ainsi, la résurrection d'Osiris, c'est-à-dire la manifestation transcendante par laquelle un homme était ressuscité des morts, et l'espoir de son renouvellement, devinrent la base de la foi égyptienne.

Le Phénix fut le symbole de cette manifestation : son apparition marquait l'avènement d'un cycle nouveau.

Écoutons maintenant Tacite :

« Sous le consulat de Paulus Festus et de Lucius Vitellus, parut en Égypte, après une longue période de siècles : le Phénix. »

(Tacite, *les Annales*, VI-XXXIV)

Selon la coutume à Rome, les consuls entraient en charge dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier. A ce moment l'on célébrait le passage de l'année par une cérémonie religieuse et l'on consultait les augures. L'apparition en Égypte du Phénix, mentionné par Tacite aurait coïncidé avec cette date.

Or, selon notre chronologie, les consuls Paulus Festus et Lucius Vitellus assumèrent leur charge en l'an 33/34, qui correspond à l'année de la mort et de la résurrection du Christ sous le règne de Tibère.

Il semblerait donc, et cela d'après une croyance ancienne, que le passage d'un cycle à un autre pouvait amener non seulement des bouleversements physiologiques, mais une manifestation divine dont l'apparition du Phénix annoncerait l'avènement.

Continuons Tacite :

« Cet oiseau merveilleux fournit matière à bien des discussions aux savants du pays et de la Grèce. Ils sont d'accord sur certains points, d'autres sont mal éclaircis. Je veux rappeler ceci : cet être est consacré au Soleil. Lorsqu'est révolu le nombre de ses années et que sa mort est prochaine, il bâtit son nid sur sa terre natale et engendre de sa propre substance, son continuateur. » (idem)

La fin de ce passage dont Tacite ne semble pas avoir réalisé la portée, pourrait être un symbole du fils engendré par le père, - l'unique inengendré. Il serait entré dans le

texte de Tacite par une porte insoupçonnée, ouverte par une main qui demeura inconnue.

Revenons au Phénix, car il y a plus à dire :

De par sa mort consentie, de par son immolation, il devint le prototype de ceux qui, sacrifiant leur vie pour leur idéal, imitaient leur maître dans un élan éclairé ou aveugle, qui les poussait au paroxysme. Brasier de Montségur flambant dans la nuit, cendres de cœurs purs, Béziers, Toulouse. La Seine endeuillée frôlait le bûcher de Jacques, Grand Maître du Temple. La place du Vieux Marché était pleine lorsque Jeanne fut brûlée : « C'est moi qui suis le cerge ! » (Paul Claudel, *Jeanne au Bûcher*). A Tyburn de Londres, Ann Lyons fut écartelée et pendue encore vivante, tandis que le prêtre qu'elle n'avait pu sauver, baisait ses entrailles avant d'être pendu auprès d'elle : Phénix, Colombe. Et le poète s'écria :

« Que l'Oiseau au plus haut thrène
« Sur l'unique Arbre d'Arabie
« Soit le triste héraut et la trompette
« Auquel de chastes ailes obéissent ! »

(Shakespeare, *Le Phénix et la Colombe*)

La vérité primitive venait de loin. Plus ancienne que l'histoire, c'est dans les tombes de la Vallée du Nil qu'il fallait la chercher. Elle avait été copiée et recopiée sur les Papyri enroulés dans les bandelettes des momies, dans la poussière d'encens et de myrrhe :

« Je suis ressuscité. J'ai rassemblé mon être comme le Phénix ! »

(*Livre des Morts Égyptiens, Papyrus de Nu, chap. LXXVIII.*)

La myrrhe et l'encens embaumaient les corps, comme le corps d'Osiris avait été embaumé. Mais le Nid du Phénix était d'algues marines ; elles symbolisaient la « multitude de plantes » (Papyrus de Nu, CXXXVI b) accumulées autour du Bateau Funèbre, qui emportait « le plus grand des morts » (*Pyramide d'Unas, texte d'Alexandre Piankov, Princeton, 1968.*)

Lorsque le Bateau échoua et lorsque le corps d'Osiris fut étendu sur ces algues, la flamme de vie revint à son être. Alors le nid d'algues s'embrasa, formant un cercle de feu.

Ainsi naquit la Couronne Rouge. Portée par les Pharaons pendant les milliers d'années de leur règne, elle était surmontée d'un cobra à tête levée, emblème des flammes solaires qui entourent le Disque.

Écoutons les textes des Pyramides :

« La Couronne Rouge t'encercle ! Tu ne meurs pas !
Son parfum t'enveloppe. Il pénètre tes narines. Lève-toi !
Dès que la flamme entre en lui, Osiris se lève, il part pour
le ciel en piétinant la mort (Akher), il baise la Couronne,
la divinement créée ! »

(*Textes des Pyramides*, ed. Mercer 790, 1980, 324 d et 325 a
et b, et *Pyramide de Neith*, trad. Jéquier).

Couronne de douleur et d'amertume, couronne de sang et de joie, la Couronne Rouge de la Basse Égypte devint le symbole des martyrs qui, sacrifiant leur vie, souffrent et meurent pour leur foi.

Sous une forme populaire, l'allégorie du Phénix entra dans les fables et contes, particulièrement par une histoire naturelle religieuse nommée « le Physiologue », qui fut publiée à Alexandrie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Le manuscrit se perdit, mais ses nombreux fragments, traduits dans les langues de l'époque, connurent une grande diffusion.

Retraduit par la suite dans les langues occidentales, vieux saxon, provençal, gaélic, nordique, etc., ce bestiaire fabuleux, concrétisé par les sculpteurs du Moyen Âge, servit de modèle aux dragons, chimères, gargouilles et basiliques des cathédrales romanes et gothiques, perpétuant l'esprit du symbolisme égyptien.

Selon le « Physiologue » c'était au mois de Phamenot que le Phénix s'immolait sur l'autel du sanctuaire à Héliopolis. Il ressuscitait le troisième jour et disparaissait dans la gloire du soleil levant.

Le savoir dont les prêtres d'Héliopolis étaient titulaires, avait sans doute inspiré ces légendes populaires. C'était eux qui observaient les astres, annonçaient les événements,

les fêtes, le passage des années et les crues du Nil, — à plus forte raison le passage fatidique d'un cycle à l'autre.

Il semble donc probable que l'apparition du Phénix en l'an 33/34 de l'ère chrétienne, mentionnée par Tacite, ait été propagée par ces prêtres d'Héliopolis, détenteurs d'une science qui leur avait été révélée.

Mais comme le Christ, selon ses propres paroles allait apporter non pas la paix mais la division, le Phénix en question fut contesté. Tacite le dit lui-même :

« Aussi quelques-uns ont-ils cru que ce Phénix était faux qu'il ne venait pas des pays arabes et qu'il ne reproduisait aucun des traits dont parle l'histoire ancienne. »

(Tacite, *Annales*, VI-34)

Ce passage semble bien indiquer que déjà lorsque Tacite écrivait, — moins d'un siècle après la mort du Christ, — certains adversaires avaient préparé leurs arguments, contraires à une manifestation qu'ils n'admettaient pas.

Ces arguments trouvèrent leur climat d'expression dans la ville d'Alexandrie qui, de par sa position géographique, devint dès sa fondation la nouvelle capitale de l'Égypte.

Un regard en arrière nous rappellera les circonstances qui conduisirent à sa fondation.

PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE I

LA FONDATION D'ALEXANDRIE

Dans un coffret précieux, butin d'une de ses nombreuses victoires, Alexandre le Grand conservait ses livres de chevet parmi lesquels un exemplaire d'Homère. Il avait coutume de le lire avant de s'endormir, marquant avec son poignard la page. L'Iliade était pour lui le parfait manuel du guerrier.

Un certain soir, après avoir suivi la branche canobique du Nil, depuis Memphis jusqu'à son embouchure, il vit en songe un vieillard aux cheveux blancs qui lui montrait l'île de Pharos, la baie et la terre féconde d'Égypte. Il reconnut Homère. Le vieillard ne semblait-il pas murmurer :

« Une île domine la mer sinueuse près de la côte d'Égypte. Pharos est son nom. Cette île abrite un port. »

(Homère, *Odyssée*, IV, 354)

Par la suite, selon Plutarque, les Alexandrins disaient que d'autres emplacements lui avaient été indiqués en-dehors de celui de la future Alexandrie, mais ce fut ce songe qui détermina le lieu qu'il choisit.

Dès l'aube, il se rendit sur l'île :

« Pharos est une île oblongue très proche de la côte avec laquelle elle forme un port à deux entrées, car la terre ferme est en forme de baie à deux promontoires, qui avancent dans la mer libre. Entre ces deux promontoires se trouve l'île qui s'étend parallèlement à la côte. »

(Strabon, *Géographie*, XVII, 1/6)

Tel un brise-vent, Pharos était défendue par des récifs sur lesquels déferlaient les vagues. À son extrémité, face à l'Orient, se dressait un roc massif et isolé, le socle du futur phare qui prit le nom de l'île, et le transmit à tant d'autres phares à travers le monde, dont il fut une des merveilles :

« Pharos supporte une énorme tour qui émet une lumière ; son feu est visible de la mer à environ trois cents stades. »

(Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, IV, 613)

Crainte des navigateurs évitant les récifs. Joie des voyageurs saluant leur patrie. Désespoir de la femme de Pompée, pleurant son époux :

« Je cherche ses cendres, et tandis que je m'éloigne, la lumière maudite du feu de Pharos s'élève du littoral. »

(Lucain, X, 491)

Ce point lumineux allait devenir le symbole de la science accumulée des siècles, dont Alexandrie fut le réceptacle.

Le regard du roi enveloppa cet emplacement unique. La terre formait une crête qui rappelait une chlamyde entre la baie et un lac dont on distinguait à peine la rive lointaine, le lac Maréotis. Sur cette arête, Alexandre décida de fonder une ville digne du génie dont il était conscient : elle porterait son nom.

Séance tenante, il voulut en exécuter une maquette : il n'avait que vingt-cinq ans. Le matériel manquait certes, et le lieu ne s'y prêtait guère, mais le roi n'était jamais pris au dépourvu : sur le sol noir, alluvial et limoneux, il fit tracer le contour des remparts avec la farine mouillée dont on allait faire le pain.

Le résultat lui plut :

« Alexandre admira la maquette. Mais soudain une multitude de grands oiseaux de toutes espèces s'éleva du lac, si nombreux qu'ils obscurcissaient l'air comme l'eut fait une épaisse nuée et, venant se poser sur la maquette, ils mangèrent la farine. »

(Plutarque, *Vie des Hommes Illustres*, VII, 50)

Ce présage impressionna Alexandre, mais il fut interprété dans un sens positif : la ville produirait en abondance, non seulement les biens matériels, mais les nourritures célestes. Quant au plan proprement dit, celui qui allait servir aux architectes, il fut inspiré par Alexandre lui-même : une ville géométrique aux larges avenues et rues coupées à angle droit, modèle lointain de la New York d'aujourd'hui.

Une avenue principale où les cavaliers et les chars se croisaient sans cesse, la traversait de part en part : elle commençait à la Porte du Soleil et se terminait à la Porte de la Lune.

Les soirs d'été, une foule bariolée venait prendre le frais, car les vents étésiens soufflaient pendant la canicule, apportant les senteurs des jardins à l'heure où le nard répandait son arôme. Grecs, Romains, Juifs, Indiens, Syriques, Cappadociens, Ibères, se succédaient. L'on reconnaissait les passants à leur costume, leur coiffure, la coupe de leur barbe, leur teint ; il y avait de tout.

Sur cette large avenue si fréquentée se trouvait le palais qu'Alexandre avait fait construire. Il ne devait jamais l'habiter, car il mourut à Babylone à l'âge de 33 ans, comme le Christ, trois siècles plus tard, et ce fut dans son cercueil qu'il revint à Alexandrie. Sa demeure éternelle fut le Soma (Corps), aménagé dans une partie du palais qu'il n'avait jamais vu.

CHAPITRE II

LES FUNÉRAILLES D'ALEXANDRE

Lorsqu'à la mort d'Alexandre, les capitaines de son armée se partagèrent l'immense empire qu'aucun d'eux n'était de taille à gouverner, la province d'Égypte échoua à Ptolémée, fils de Lagus. Était-il plus proche d'Alexandre que les autres ? Le bruit avait couru que sa mère était grosse quand Philippe de Macédoine désigna Lagus et la lui donna. Quoiqu'il en fût, tout comme les autres héritiers, Ptolémée voulait pour des raisons de prestige, s'emparer de la dépouille du roi.

Dans cette intention, il se rendit à Babylone, accompagné de sa garde, pour se joindre au cortège qui, passant par l'Égypte, allait ramener le corps en Macédoine.

Au son lugubre de l'airain frappé, dans un faste de pourpre et d'or, sous un baldaquin de pierreries d'où s'élançait une victoire, le char funèbre se mit en marche, traîné par trente couples de mulets :

« De chaque ville où il passait, la foule allait à sa rencontre et l'escortait, pleine d'admiration pour tant de magnificence. »

(Diodore de Sicile, XVIII, 26 — 3/6)

Ce calme grandiose n'était qu'une apparence. Soudain dans un lieu désert un conflit éclata et ce fut de haute lutte que Ptolémée s'empara du cercueil, réorganisa le convoi et prit la route qui menait à Memphis.

C'était là, auprès des Pyramides, dans la ville sainte

où les Égyptiens vénéraient les tombeaux de leurs premiers rois, que Ptolémée voulait enterrer Alexandre. Espérait-il ainsi établir une filiation entre ces souverains légendaires et l'illustre conquérant dont il était l'héritier ?

Toujours surpeuplée, l'Égypte vaincue végétait autour de ses sanctuaires où se déroulaient encore les cérémonies d'autrefois, moins fastueuses, sans doute, depuis les profanations qui avaient eu lieu. Les nombreuses dynasties, la longue lignée des rois qui célébraient les mystères du passé, étaient éteintes. Les prêtres erraient dans cette désintégration, se cramponnant à leurs secrets comme ils l'avaient toujours fait.

Malgré la longue occupation des Perses, Memphis conservait encore sa renommée de capitale religieuse lorsque le convoi, portant la dépouille d'Alexandre, parvint à ses portes. Sur ce qui eut lieu alors et pour quelle raison les funérailles ne furent pas célébrées à Memphis, les récits sont confus. Parmi les textes qui nous sont parvenus, le Pseudo-Callisthène nous communique un curieux renseignement :

« Il (Ptolémée) apporta le corps à Memphis, mais par ordre du grand prêtre du temple de cette ville, il l'emporta aussitôt à Alexandrie ».

En tenant compte de la situation en Égypte à cette époque, ce renseignement revêt une importance particulière. Le grand prêtre se rendit en grande pompe, sans doute, à la rencontre du convoi pour s'incliner devant les restes du conquérant du monde, mais surtout, pour rendre hommage au libérateur de l'Égypte. Dans ces conditions, pourquoi refuser d'enterrer Alexandre à Memphis ? N'était-ce pas faire preuve d'ingratitude ? Comment justifier une telle attitude envers Ptolémée, le nouveau souverain ?

Il y avait aussi un côté pratique ; des funérailles grandioses, la construction d'un mausolée, voire d'une pyramide, ne pouvaient apporter à Memphis qu'un regain de prospérité.

Au lieu de cela, le grand prêtre semble avoir eu recours à des subterfuges, - aux astres et aux songes prophétiques : l'illustre défunt lui serait apparu pour lui indi-

quer le lieu de sa sépulture ? Quels qu'ils fussent, ces arguments convainquirent Ptolémée, qui se remit en route avec le convoi, et Alexandre fut enterré à Alexandrie.

L'on se demande rétrospectivement quelle fut la raison qui poussa le grand prêtre à un pareil refus. L'administration du culte dépendait d'un clergé dont il était le chef. Il est à présumer que son attitude fut dictée par une raison religieuse, par un scrupule, peut-être.

Sans doute Alexandre avait-il délivré l'Égypte de ses oppresseurs ; il méritait à ce titre la reconnaissance de tous. Mais, malgré cela, aux yeux du grand prêtre, il était un incroyant. Comment pouvait-il sans commettre un sacrilège, l'enterrer auprès des souverains dont le pouvoir était fondé sur leur lien avec Dieu ?

De son vivant, Alexandre avait compris l'importance de ce lien qui conférait au roi le droit divin de régner. Ne s'était-il pas rendu par vingt jours de marche jusqu'à l'oasis d'Amoun afin de consulter l'oracle ?

Il avait entrepris ce voyage parce qu'il ajoutait foi aux paroles de sa mère Olympias, qui affirmait avoir été possédée en songe par Amoun. Le dieu, vêtu de blanc, portant une tête de bélier et tenant son sceptre, l'avait visitée, et, lui ayant posé la main sur son sein, aurait dit :

« Réjouis-toi, O femme, ceci est mon fils, il sera le maître du monde. »

(Pseudo-Callisthène, 1-7)

Olympias savait-elle que quatre siècles auparavant, la mère de Romulus avait eu le même songe ?

Quant au Grand Prêtre de Memphis, il n'ignorait pas qu'à certains intervalles au cours des siècles, une cérémonie initiatique avait lieu en Égypte pour vivifier l'étincelle divine, et que l'épouse de Pharaon concevait en songe par l'action de la grâce ? La conception mystique de la reine Hatsepsout fut une de ces instances.

Ces faits répétés pourraient être interprétés rationnellement sans doute, mais ne serait-ce pas un moyen d'é luder la question ? Ne faudrait-il pas plutôt chercher dans cette nostalgie si répandue d'une conception divine, la survi vance d'une tradition première, figurant l'incarnation d'un fils divin, et l'espoir de son renouvellement ?

Ces pages ont pour objet de rechercher les traces d'une continuité entre une Révélation Première, qui forma la base de la religion en Égypte Ancienne, et son renouvellement dans le Christianisme, qui en serait l'héritier. Cette tâche est ardue, car les traces d'une soudure ont été oblitérées ou perdues. Le Phénix qui mourrait pour renaître serait le Symbole de cette continuité, car de même qu'il n'y avait qu'un seul Phénix, il n'y aurait eu qu'une seule et même Révélation.

Les recherches décrites dans ce livre s'échelonnent sur 12 années d'études.

Couverture :

*Le Phénix : reproduction du papyrus d'Ani,
conservé au British Museum.*

(Cliché d'après l'original par Georges Hermite).



ISBN : 2-251-33410-6.
ISSN : 0154-5639.

Belles Lettres
F 80

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

